

Plaidoyer pour l'image : l'illustration dans les livres d'histoire cantonale : l'exemple vaudois

Autor(en): **Hubler, Lucienne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **43 (1993)**

Heft 4: **Kantongeschichte = Histoire des cantons**

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-81115>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Plaidoyer pour l'image. L'illustration dans les livres d'histoire cantonale: l'exemple vaudois

Lucienne Hubler

Zusammenfassung

Die jüngsten Kantonsgeschichten, die sich an ein Laienpublikum richten, haben eine reiche Illustration angestrebt. Die Illustrierung historischer Werke erfordert einen erheblichen Aufwand, wenn man dem Bild eine dokumentarische und nicht nur ästhetische Funktion geben will: Dies bedeutet Auswahl der Motive, Vorbereitung der Karten und Diagramme, Kontakte mit den Besitzern der Bilder und den Grafikern, Verfassen der Legenden. Das Waadtländer Beispiel zeigt einige Aspekte dieser Arbeit auf. Es zeigt auch, dass der technische Fortschritt der letzten Jahre die Entfaltung des Bilderreichtums ohne zusätzliche Kosten ermöglicht.

Les livres d'histoire cantonale sont incontestablement des ouvrages destinés au grand public et non aux seuls spécialistes. Synthèse des connaissances d'un moment, ils doivent être accessibles et attrayants pour répondre à leur rôle. L'illustration est l'un des moyens d'arriver à ce résultat. Toutes les histoires cantonales récentes ont opté pour l'image¹. Les lecteurs pardonneront à la signataire de cet article de se pencher sur l'exemple vaudois qu'elle connaît pour avoir participé comme secrétaire de rédaction ou comme auteur à la préparation de deux histoires cantonales². Les quelques remarques qui suivent traiteront de l'attitude des historiens envers les images, du choix de celles-ci et de leur rôle dans l'ouvrage, des aspects techniques. Les termes d'image et d'illustration englobent ci-après toutes sortes de documents (photographies, dessins, graphiques, cartes).

1 Lucienne Hubler: «Histoire(s) cantonale(s)» in *L'histoire en Suisse*, Bâle, 1992, p. 410-416.

2 *L'Histoire vaudoise*, Lausanne, 1973 (Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud 4). Lucienne Hubler: *Histoire du Pays de Vaud*, Lausanne, 1991.

L'attitude des historiens envers les images

L'illustration dans les ouvrages historiques ne va pas de soi. De nombreux historiens l'ont considérée pendant longtemps comme un luxe, non seulement pour les coûts qu'elle entraînait, mais aussi parce qu'elle leur semblait un enjolivement inutile. L'image était réservée aux livres d'enfants, à la littérature populaire, non aux études historiques.

Les historiens ont ainsi souvent relégué l'illustration au second plan quand ils ne l'ont pas exclue. Ils n'en ont pas vu l'utilité, pensant que le texte suffisait à expliquer leur propos. S'ils ont sans doute raison dans quelques cas, ils se sont aussi privés d'un enrichissement intellectuel incontestable. La plupart d'entre eux sont du reste empruntés quand un éditeur leur offre la possibilité d'illustrer un volume et les propositions qui sont faites ne vont souvent pas au-delà de la photographie d'un manuscrit ou d'un portrait.

Les histoires cantonales, de par le public visé, pouvaient et devaient échapper à l'austérité et ont ainsi eu la chance d'être parmi les premiers ouvrages illustrés. Cette tradition remonte au début du siècle dans le canton de Vaud; le populaire ouvrage de Paul Maillefer³ est déjà largement illustré. Dans le cas de l'Encyclopédie vaudoise, le titre même de la collection était explicite et *l'Histoire du Pays de Vaud*, prioritairement un ouvrage scolaire, ne pouvait se passer d'image. Depuis deux ou trois décennies en effet, plus aucun manuel scolaire ne paraît sans une abondante illustration, qui peut occuper jusqu'à la moitié de l'espace. Mais, au début de ce siècle déjà, les manuels étaient illustrés par des dessins. L'image, support important de l'enseignement, est devenue récemment un document comme un autre. Les maîtres, comme les historiens, doivent apprendre à la décrypter comme ils ont appris à analyser un texte⁴. Cet apprentissage doit aussi être fait par les élèves; bien qu'appartenant à des générations familières de l'image, animée ou non, la plupart ont autant de peine avec elle qu'avec l'étude de textes.

Les archéologues n'ont apparemment jamais connu cette réserve envers l'image, ce qui s'explique par la nature de leurs documents. Dès les premières fouilles menées au XIX^e siècle, ils ont dessiné et publié leurs dessins. Les séries de tessons de poterie paraissent répétitives au profane mais elles sont indispensables à toute publication sérieuse. Les formats des publications archéologiques et le papier utilisé sont du reste adaptés aux besoins de l'illustration.

3 Paul Maillefer: *Histoire du Canton de Vaud dès les origines*, Lausanne, 1903.

4 En 1994, il sera par exemple offert aux maîtres d'histoire de toute la Suisse une formation complémentaire touchant au cinéma, à la télévision, ainsi qu'à l'image inanimée (caricatures, photos, etc.).

Le choix des images et leur rôle

A quoi sert l'illustration? A «faire joli», comme le supposent encore certains auteurs? Ou à apporter au lecteur un complément d'information qu'il ne peut trouver dans le texte, si bon soit celui-ci?

Si l'image a parfois encore une fonction essentiellement esthétique, elle est de plus en plus utilisée pour sa valeur intrinsèque. Ce qui n'empêche pas les deux fonctions de pouvoir se rejoindre. Un beau livre sera plus souvent lu, parcouru, qu'un ouvrage mal ou non illustré. Et qu'importe si certains lecteurs commencent par regarder les images! Le choix de l'illustration n'est pas facile. L'une des difficultés consiste évidemment à trouver les documents et c'est une entreprise de longue haleine. En effet, pour éviter de reprendre toujours les mêmes sujets voire les clichés photographiques déjà parus, il faut de l'imagination et la collaboration des détenteurs d'objets, sans compter le photographe ou le dessinateur.

L'auteur d'un ouvrage est sans doute le mieux placé pour savoir ce qu'il veut illustrer. Il connaît en effet son sujet depuis sa genèse, ce qui n'est pas le cas de l'iconographe qui doit se plonger rapidement dans un volume et qui, en outre, travaille souvent simultanément sur plusieurs publications. L'auteur peut en tout cas dresser une liste des thèmes pour lesquels il souhaite une illustration, quitte à devoir renoncer à certaines idées parce qu'il n'aura pas trouvé ce qu'il voulait ou parce que cela n'existe tout simplement pas. La collaboration d'autrui est essentielle. Les objets, les documents pouvant être utiles sont conservés dans les musées, dans les collections, dans les archives, publiques ou privées. Les secondes sont évidemment difficiles à connaître et il n'est pas fréquent que leurs propriétaires soient d'accord de faire photographier leurs trésors. Les collections publiques sont à la disposition de chacun. Mais leurs responsables n'ont pas toujours l'exacte connaissance des richesses qu'ils possèdent ou ne voient pas l'intérêt de celles-ci. L'un des travaux principaux du comité de l'Encyclopédie a été de déléguer quelques-uns de ses membres pour la visite des institutions susceptibles d'abriter des documents iconographiques. Les responsables de cette quête ont ainsi écumé pendant plusieurs années tous les musées vaudois pour découvrir de nouveaux sujets, sont partis à la découverte des archives pour repérer les plans, les cartes les plus photogéniques et les plus intéressants. Les auteurs des textes avaient quelquefois repéré des merveilles dans les dossiers qu'ils étudiaient, mais de nombreuses découvertes ont été faites lors des expéditions régulières du groupe responsable. L'intérêt des conservateurs s'est du reste accru au fur et à mesure de la publication des volumes de la collection.

Une fois les images repérées, il faut choisir. L'image n'est pas innocente.

Elle apporte un poids supplémentaire à un passage du texte que l'auteur souhaite mettre en évidence. Le thème à illustrer résulte d'un premier choix et l'image publiée d'un second tri, plus lié à la qualité technique, lorsque la documentation est abondante. Choisira-t-on par exemple une caricature ou un portrait solennel, mettra-t-on l'accent sur le bâtiment de l'usine, sur le patron ou sur les ouvriers, le village présenté sera-t-il celui dessiné par un cartographe du XVII^e siècle un peu maladroit ou celui peint par un grand artiste? Toutes réponses pouvant influencer la représentation que le lecteur aura du sujet.

Relevons toutefois que l'auteur est limité dans ses décisions. Il dépend en effet de ce que les documents lui fournissent, de la même manière qu'il dépend des textes qui sont parvenus jusqu'à lui. Il doit se faire une raison et admettre que les photographies des industriels du XIX^e siècle sont plus nombreuses que celles des ouvriers. L'histoire même de son sujet aura des répercussions sur son choix; ainsi un auteur vaudois ne trouvera pas beaucoup de portraits des élites politiques sous l'Ancien Régime. Pas d'avoyer, de souverain imposant en habit d'apparat. Actifs au seul niveau local, les dirigeants des villes vaudoises n'ont guère posé devant un peintre avant la fin du XVIII^e siècle. Et l'on trouve plus facilement le portrait de Hans Franz Nägeli, conquérant du Pays de Vaud, que celui de ses adversaires qui refusèrent le combat.

Le choix des images est aussi dicté par des modes. Les livres anciens offraient en priorité la représentation des grands hommes dont le texte rappelait les faits, ou la reconstitution d'une bataille, le dessin d'un château. Les thèmes étudiés actuellement étant plus nombreux et plus ouverts à des réalités variées, l'illustration s'en ressent forcément. On montrera dorénavant les méthodes agricoles d'autrefois ou les femmes dans la société, images plus difficiles à trouver que des portraits. De plus, par réaction contre une histoire trop individualisée, on tend à privilégier les groupes. Les premières images prévues pour l'*Histoire du Pays de Vaud* ne comptaient aucun portrait, ce qui à l'évidence était exagéré et les Pères de la Patrie doivent de figurer dans le livre au comité de lecture du Département de l'instruction publique.

Le piège de l'anachronisme est sans doute le plus dangereux de ceux qui guettent les responsables de l'illustration. Les exemples les plus traditionnels sont les portraits que l'on trouvait dans les anciens ouvrages et qui étaient de plusieurs siècles plus jeunes que les héros représentés. Doublement trompeurs puisqu'ils donnaient au lecteur une fausse représentation du personnage en question et l'idée encore plus fautive que ces portraits étaient d'époque. Si les Français et les Savoyards ont eu des dynasties de rois mérovingiens, carolingiens et capétiens, de comtes ou de ducs por-

traiturés au XVII^e siècle, les Vaudois se sont fait une idée tout à fait imaginaire de la reine Berthe, de Pierre de Savoie ou du major Davel. Les tresses de Berthe ont traversé des décennies depuis le Festival vaudois de 1903 et les jeunes femmes qui incarnent la souveraine dans les cortèges folkloriques sont encore ainsi perruquées. Les traits fictifs des héros finissent d'ailleurs par sembler réels et deviennent immuables, comme ceux du major Davel de Gleyre.

Il est clair toutefois que l'image de l'époque n'est pas toujours possible. Même les monuments, églises, châteaux et autres bâtiments n'ont pas de nos jours l'allure qu'ils avaient à l'origine. La silhouette de la cathédrale de Lausanne, si familière, n'est pas celle que les Lausannois de 1275 ou de 1798 ont connue. Il appartient alors à l'auteur de rectifier le tir dans le texte de la légende. Par principe donc et sauf exception, un document illustré typique d'une époque devrait figurer dans le chapitre ou le passage qui concerne celle-ci. On renoncera donc aussi à la peinture historique du XIX^e siècle, sauf cas dûment présenté comme un anachronisme; pas de *Dispute de Lausanne* par Bocion, qui figurait dans les anciens ouvrages, ou de Pierre de Savoie assiégeant Yverdon.

Graphiques et cartes sont aussi de précieux compléments au texte voire le remplacent de manière claire et succincte. Les historiens doivent toutefois apprendre à choisir, dans ce cas aussi, ce qu'il est possible d'illustrer. Trop d'éléments rendront illisible ce que l'on voulait justement mieux présenter. Trop de courbes et l'on ne voit plus rien, même avec de la couleur, et les cartes surchargées n'aident pas à la compréhension d'un sujet. Il faut donc élaguer. La fabrication des cartes est sans doute l'un des exercices les plus difficiles et la collaboration de l'historien et de son graphiste, lorsqu'il a la chance d'en avoir un, essentielle. Dans le volume de l'Encyclopédie, il avait été décidé de situer le Pays de Vaud à plusieurs moments de son histoire, ce qui donnait au lecteur une ouverture sur l'extérieur et un rappel de situations peu ou mal connues. Vu le nombre relativement élevé de ces cartes, et l'espace restreint du livre, leur format est petit et il fallait viser à l'essentiel, d'où la chronologie qui leur sert de légende. Quant aux cartes thématiques, elles présentaient des aspects spéciaux, comme le mouvement urbain, les circonscriptions administratives de diverses époques. La préparation d'une telle carte demande souvent des heures de travail à l'auteur qui dessine le brouillon et au cartographe qui le met au propre.

Les graphiques posent un autre problème. Ils sont relativement fréquents dans les monographies: courbes de population, prix des céréales, organigrammes, etc. Dessinés au trait, ils ne coûtent pas trop cher. Faut-il le dire, ils sont rarement attrayants et les graphistes ne les aiment guère

pour les livres destinés au grand public. C'est pourquoi ils sont les grands absents de telles publications, alors même que leur intérêt n'est pas en cause. Quelques courbes, quelques «camemberts» ou colonnes pourraient apprendre beaucoup au lecteur, mais on y renonce le plus souvent. Les deux volumes dont nous parlons n'en contiennent pas. Sans doute faudrait-il trouver une solution qui puisse allier la précision de tels schémas à une certaine élégance. L'important est de savoir ce que l'on veut expliquer avant de choisir une forme ou l'autre de dessin. Des solutions existent et l'on consultera avec profit certains ouvrages, qui peuvent suggérer une représentation graphique d'un phénomène⁵.

Le choix est enfin affaire de goût. Si l'historien est seul en cause, il s'en tiendra à son goût personnel, bon ou mauvais. Mais, en général, lorsque le volume est fortement illustré, l'auteur est – heureusement – entouré d'une équipe de spécialistes, entre autres iconographe, cartographe et graphiste. Les objectifs des uns et des autres ne sont pas forcément semblables. Sans que cela soit une règle, on peut supposer que la qualité esthétique l'emporte sur l'intérêt scientifique chez le graphiste qui doit mettre en pages le volume, alors que l'historien privilégiera l'information documentaire. La signataire de ces lignes a dû convaincre une partie de la commission de lecture du manuel d'histoire vaudoise que la confrontation du château de Chillon avec une pile du viaduc de l'autoroute était un témoignage intéressant de deux époques. Et la présence de Sébastien de Montfalcon, évêque de Lausanne, sur la jaquette du volume 4 de l'Encyclopédie en peina quelques-uns.

Aspects pratiques, techniques et financiers

L'historien qui souhaite illustrer son ouvrage n'est pas au bout de ses peines une fois qu'il a repéré et choisi les images. Il lui reste en effet à rédiger les légendes, élément essentiel dans tout ouvrage, mais tout particulièrement dans une histoire cantonale. En effet, si l'on peut penser que l'image est la première chose que regarde un lecteur non spécialiste, le texte d'accompagnement doit être à la fois clair, précis et le plus complet possible, tout en occupant une place restreinte. De ce premier contact avec l'écrit dépendra peut-être la lecture de l'entier du volume. Or, pour arriver à un tel résultat, il ne faut ménager ni son temps ni sa peine. La récolte des informations est souvent très longue et peut sembler disproportionnée avec la brièveté du texte en question.

Les nombreuses démarches indispensables pour demander les autorisations de reproduction, la rédaction du crédit photographique, sont des

5 Jacques Bertin: *Sémiologie graphique*, Paris, 1973.

tâches peu habituelles pour les historiens. Lorsqu'ils sont épaulés par des iconographes qui les déchargent de ces soucis, ils peuvent se concentrer sur l'aspect du contenu des images.

Autre point, la difficulté qu'a l'historien, qui n'est pas spécialiste des techniques graphiques, de se représenter les images choisies dans le volume. Le format du document original (photo ou dessin) n'est de loin pas celui du volume imprimé et la surprise est parfois de taille lorsqu'on découvre la grandeur définitive. Le plan si riche et si beau est-il encore lisible lorsqu'il est réduit à une demi-page? En outre, la qualité de la reproduction ne peut être jugée que par des professionnels. Le malheureux néophyte est confronté aussi au délicat problème du bon sens d'une image, que théoriquement, il est le seul à pouvoir juger. La soussignée a vécu le cas d'orants priant la tête en bas et bien sûr de monnaies mal orientées, malgré de nombreuses précautions prises au moment de la photographie. Ces péchés peuvent paraître véniels. Ils ne gênent guère l'aspect du livre; après tout, une monnaie mal orientée est une monnaie dont l'aspect tient parfois de l'art abstrait et le lecteur «normal» n'y voit goutte. Aux yeux du spécialiste toutefois, l'erreur est manifeste et le sérieux de l'auteur et donc de l'ouvrage suspect.

La difficulté, mais aussi l'intérêt, d'un ouvrage d'histoire cantonale repose sur sa diversité. Plusieurs millénaires d'histoire et des aspects très variés sont difficiles à maîtriser pour le texte. Ils ne le sont pas moins à illustrer. Sous cet angle, une monographie est sans doute plus facile à dominer; les collections iconographiques seront centrées sur un thème et les informations à trouver moins hétéroclites. Un volume d'histoire cantonale entraîne ses auteurs et ses lecteurs d'une miniature à un *murus gallicus*, d'un portrait à une inscription, d'une monnaie à un plan, d'un sceau à une photo aérienne. Qui plus est, la variété est recherchée pour ne pas lasser le lecteur. L'aspect didactique étant important dans ce genre d'ouvrages, il faut aussi fournir beaucoup d'informations dans le petit espace de l'image et de la légende. Un fragment de plan cadastral comportant un dessin illustrant les travaux des champs ou la vie quotidienne devrait aussi permettre de voir quelques parcelles ou bâtiments.

Le coût de l'illustration est un obstacle important à l'abondance de celle-ci. Dessiner soi-même un graphique ou une carte est une possibilité, quoiqu'il ne faille pas perdre de vue que le profane mettra plus de temps que le professionnel – et pour une qualité moindre – et que le temps, c'est aussi de l'argent. Jusqu'à ces dernières années, la plume et l'encre de Chine, et sa version améliorée, le stylo spécial à pointe calibrée, étaient les outils à disposition de mains souvent maladroites. L'ordinateur et les logiciels graphiques favoriseront sans doute quelques vocations. Cela suf-

fit probablement pour les monographies destinées aux spécialistes. Dans les publications pour le grand public dont la présentation doit être soignée, il est préférable de se tourner vers les gens du métier, ce qui a été fait pour l'Encyclopédie et pour le manuel d'histoire vaudoise. L'opération est toutefois coûteuse et n'est guère envisageable pour des équipes aux ressources limitées. Cependant, le tirage relativement élevé des histoires cantonales (plusieurs milliers et non quelques centaines d'exemplaires) et les éventuels supports financiers, qu'elles trouvent sans doute plus facilement qu'une monographie, permettent ces frais. Il reste cependant nécessaire que les auteurs fournissent au dessinateur un brouillon clair.

L'emploi de la couleur est un argument de vente essentiel pour des ouvrages de vulgarisation. La collection de l'Encyclopédie était lancée au début des années 1970 et, à cette époque déjà, la couleur s'était imposée malgré quelques réticences. Cependant, le procédé choisi, des images imprimées à part et collées, réglait le rythme des pages en couleurs. La couleur apparaissait toutes les huit pages, ce qui paraissait déjà généreux et luxueux, mais cette contrainte, respectée dans les douze volumes de la série, posa souvent d'épineux problèmes de mise en page. Une grande partie des images furent collées à la main, leur format ne permettant pas un travail en machine, ce qui augmentait les coûts. L'évolution des techniques permet aujourd'hui l'impression en couleurs à toutes les pages sans surcharge financière comparable à celle d'autrefois. Dans *l'Histoire du Pays de Vaud*, presque toutes les illustrations sont en couleurs; le livre est plus attrayant pour les élèves, qui rechignent devant le noir-blanc. Signalons l'extrême richesse de l'illustration des volumes de *l'Histoire du Pays de Neuchâtel*⁶ et celle plus mesurée du tout dernier volume de l'histoire appenzelloise⁷, ayant elles aussi bénéficié des mutations techniques de l'impression.

Les remarques ci-dessus n'ont rien d'exhaustif et ne se veulent pas une leçon. Elles voudraient simplement rappeler tout l'intérêt de l'image pour les publications historiques, tout spécialement pour celles destinées à d'autres lecteurs que les collègues. L'auteur qui a la chance de pouvoir illustrer un ouvrage ne devrait pas se priver de collaborer étroitement à la recherche des documents et de suivre la préparation de son volume, malgré le gros travail que cela représente. Il apprendra beaucoup et sera plus attentif désormais à la richesse de ce type de documentation, qui ne sera plus chasse gardée des archéologues et des historiens des monuments. Les orientations nouvelles de l'historiographie, par exemple l'ouverture

6 *Histoire du Pays de Neuchâtel*, tomes I et II, Neuchâtel, 1989 et 1991.

7 *Appenzeller Geschichte*, vol. III, *Appenzell Innerrhoden (von der Landteilung 1597 bis ins 20. Jahrhundert)*, Appenzell, 1993.

vers la vie quotidienne, rendront certainement service à chacun de nous en nous forçant à recourir plus largement qu'auparavant à la documentation non écrite. Les volumes d'histoire cantonale sont, en ce sens là, des précurseurs. On aimerait que leurs lecteurs ne soient pas les seuls bénéficiaires de ce courant et que les auteurs qui publient dans de vénérables revues spécialisées ne craignent plus, en illustrant leurs articles, de ne pas être assez sérieux!

Geschichte der Stadt Frauenfeld im 19. und 20. Jahrhundert

Aus Anlass des 750jährigen Jubiläums (erste Erwähnung als Stadt) soll in Frauenfeld 1996 eine neue Stadtgeschichte des 19. und 20. Jahrhunderts erscheinen. Die Darstellungen von J. A. Pupikofer (1871) und E. Leisi (1946), die die Stadt seit ihrer Entstehung behandeln, sind vergriffen und genügen heutigen Ansprüchen in Form und Inhalt nicht mehr.

Deshalb hat die Stadt Frauenfeld 1992 ein auf 4 Jahre befristetes Forschungsprojekt im Umfang einer vollen Stelle bewilligt. Diese Stelle teilen sich die beiden Basler Historiker Beat Gnädinger und Gregor Spuhler. Mit 13 Schwerpunktsstudien (Längs- und Querschnitte) sollen soziale, wirtschaftliche, politische und kulturelle Dimensionen des städtischen Raums untersucht werden.

Bearbeitet wurden bisher die Entstehung der Hauswasserversorgung und das Gemeindewesen im 19. Jahrhundert. Geplant sind u. a. Studien zum Bau der eidg. Kaserne und zur politischen Kultur 1930–1950. Die Ergebnisse der Forschungsarbeit werden 1996 in Form eines ca. 300seitigen illustrierten und allgemein verständlichen Buches veröffentlicht.

Wissenschaftlich betreut wird die Arbeit von Prof. Dr. M. Schaffner (Basel). Zudem besteht eine enge Zusammenarbeit mit dem Staatsarchiv des Kantons Thurgau.

Kontaktadresse:
Projekt Neue Stadtgeschichte
B. Gnädinger / G. Spuhler
Rathaus
8500 Frauenfeld
Tel.: 054/24 53 26, Fax: 054/24 53 64